

RUE DES PORTES CLOSES

JULIE, éveillée tôt ce matin-là, jeta un coup d'œil du côté du lit de Claire, sa colocataire, qui dormait encore, exhalant un souffle quelque peu précipité malgré ses deux oreillers superposés. Sujette à des apnées du sommeil, elle était ainsi obligée de dormir sur le dos, avec la tête surélevée pour éviter d'éventuels étouffements ; elle était presque à terme et devait sous peu entrer en maternité.

Julie eut un sourire un peu contraint en fixant le ventre proéminent de Claire sous les couvertures. Dire que, quatre mois plus tôt, elle se figurait encore qu'elle-même ne tarderait pas à imiter son amie, en se retrouvant dans le même état ! Mais elle avait trop compté sur ce couillon de Paulin. Comme souvent depuis leur dernière scène, la plus tapageuse de toutes, elle se raidit contre ce souvenir, serrant les poings contre sa poitrine : comment avait-elle pu se laisser aller à de telles rêveries avec ce pauvre type, doublé d'un parfait salopard ?

Elle avait succombé à son bagout, pratiquement rompu avec sa famille, emménagé dans son loft parisien d'artiste raté, partagé son matelas tout défoncé dont les ressorts vous chatouillaient les côtes, et tout ça pendant presque toute une année, avant de s'apercevoir qu'il vivait pratiquement à ses crochets – elle qui se contentait de classer ses relevés de comptes, sans jamais les épilucher !

Pour cela, il avait fallu que Paulin ne rime plus avec malin, une fois, une seule : celle où il lui avait demandé de passer à la galerie Maréchal, la plus mauvaise, la moins honnête, celle qui n'acceptait plus le moindre barbouillage que contre forte rétribution. Paulin s'était montré imprévoyant : il avait oublié que, ce jour-là, Maréchal était en voyage ; Julie avait été reçue par la secrétaire, qui n'était pas au courant du secret à garder :

– Ah oui, Mademoiselle Valtin, parfaitement ! Quatre nouvelles toiles signées Paulus Portius ? Oui, votre ami nous avait prévenus, avait-elle ajouté en consultant un livre de comptes. Ça fera 980 euros. Vous réglez par carte bancaire, comme d'habitude, n'est-ce pas ?

– Régler... par carte bancaire... 980 euros ?

– C'est bien cela, Mademoiselle, comme vous l'avez toujours fait par l'intermédiaire de votre ami Paulus Portius. Votre carte et votre code, s'il vous plaît.

Julie avait regardé le lecteur de cartes bancaires comme si la secrétaire lui tendait une pièce détachée de soucoupe volante.

Et puis, elle avait explosé !

Le lecteur tomba à terre, balayé par sa dextre vengeresse. Le livre de comptes faillit perdre plusieurs pages et la secrétaire tomber de son siège, bousculés qu'ils furent par une furie dévastatrice. Interrogeant, fouillant, exigeant le détail de la comptabilité avec une hardiesse décuplée par sa rage montante, Julie découvrit ainsi qu'à quatre reprises déjà, son petit copain Paulin Pinetot, alias Paulus Portius dans l'univers pictural, avait utilisé la carte bancaire de Julie Valtin pour régler des « frais d'exposition » de plus en plus exorbitants réclamés par l'honorable Monsieur Maréchal, propriétaire de la galerie. Le procédé était pourtant légal et utilisé par tous les exposants ; tel fut le seul argument cohérent que put avancer une secrétaire terrorisée, que Julie laissa en larmes, avec un bureau où semblait avoir sévi une tornade.

Sitôt rentrée à l'appartement, Julie n'y avait trouvé personne. Malgré le choc subi, la secrétaire avait sans doute eu le temps de téléphoner à Paulin pour l'avertir que la déesse de la Vengeance se précipitait vers son antre – antre qui fut saccagée sur l'heure : s'étant déjà débarrassée en route des quatre toiles en les jetant dans une poubelle publique, Julie avait fait le « ménage », balançant sans vergogne les toiles finies ou en cours d'achèvement par la fenêtre donnant sur la cour intérieure. La concierge les ramassa, monta pour protester, sonna,

tambourina vainement à la porte de l'appartement : Julie n'était plus visible, ni pour la bignole ni pour personne, trop désireuse de cacher sa honte et ses larmes.

Le téléphone sonna le lendemain matin. C'était Paulin, qui appelait de chez un ami – il n'avait même pas osé rentrer chez lui ! Très calme néanmoins, sans se laisser impressionner par les vociférations et les injures de son ex-amie – c'est plus facile au téléphone ! –, il lui signifia qu'elle aurait à le dédommager des toiles jetées ou abîmées volontairement ; qu'au besoin, il ferait établir un constat d'huissier. Oui, bien sûr, Julie pouvait porter plainte pour l'utilisation abusive de sa carte bancaire, si ça l'amusait. De toute façon, Paulin l'aurait prévenue un jour ; il avait fallu une absence de Maréchal pour que cette andouille de secrétaire révèle le secret. Après tout, quel artiste ne s'était-il pas souvent trouvé en proie à des difficultés financières ? Julie devrait être fière d'avoir aidé, même involontairement, une future gloire de l'art pictural français. Au lieu de ça, elle vandalisait les toiles sur un coup de colère ? Ça ne se passerait pas comme ça. Mais Paulin comptait garder son sang-froid, lui : il ne réclamerait rien pour les dommages causés à ses œuvres ; en échange, Julie acceptait de lui faire cadeau des 2660 euros déjà extorqués sur sa carte bancaire – en plus, elle gagnait au change ! Comme ça, on pouvait se quitter sans se fâcher, si elle le voulait bien décaniller sans plus tarder. La balle était dans son camp. Et puis, clac ! Raccroché aussi sec.

Et Julie, après avoir fait ses bagages, s'était rageusement inclinée. Dans un café, elle avait retrouvé une ancienne copine de lycée, Claire, encore plus gourde qu'elle-même puisqu'elle s'était fait mettre en cloque sans avoir la moindre idée de l'identité du père : c'était peut-être Nono, à moins que ce fût Julot... Aujourd'hui, Julie reconnaissait que c'était bien grâce à cette rencontre fortuite qu'elle avait repris pied dans le monde réel, qui lui semblait avoir basculé depuis deux jours. Elle ne perdit pas de temps à s'épancher sur ses propres malheurs, y trouvant un dérivatif dans ceux de Claire : il fallait réunir les pères potentiels, faire des tests ADN – « *Tu verras, c'est le top aujourd'hui !* » –, obtenir du géniteur ainsi reconnu qu'il versât une pension alimentaire. Mais de tout cela, Claire se foutait comme d'une guigne : le père pouvait bien être n'importe lequel, rien ne gâcherait sa joie d'être mère célibataire. La pension, c'est l'État qui la verserait : on payait assez d'impôts, non ? Et puis, la fierté d'avoir fait un bébé toute seule, ça ne comptait pas ? Julie ne pouvait-elle le comprendre ?

Si, Julie comprenait qu'une fois de plus, il n'y avait rien à faire. En deux jours, deux filles presque aussi paumées l'une que l'autre perdaient, l'une 2660 euros et un compagnon, l'autre un père potentiel. Julie comprit que c'était l'autre, c'est-à-dire Claire, qui essuyait la plus grande perte, même si elle n'en avait pas conscience. Elle avait toujours été comme ça, Claire : déjà, au temps de leur adolescence, elle perdait régulièrement ses affaires, son sac, ses papiers, sa convocation le jour du bac... Peu importait. Julie était titulaire d'un bac SMS et d'un diplôme d'État de monitrice secouriste, qui ne lui avaient servi à rien pour trouver le seul boulot de sa vie : serveuse au MacDo. Alors, cette fois encore, elle comprit que Claire avait raison...

La colocation avait été décidée tacitement : Julie, SDF depuis deux jours, avait posé ses valises dans le deux-pièces kitchenette de Claire. Puis, elle s'était occupée de sa copine : quatre mois à surveiller la grossesse, la santé de la future maman célibataire. Ce n'était pas rien ! Mais Julie s'y était raccrochée comme un nouveau but dans la vie, celui dont elle avait besoin après avoir vu s'effondrer son précédent horizon. Ce but, c'était la vie. Et quelle vie : celle d'un petit être tout neuf qui viendrait au monde avec une maman et une marraine, pareil à un petit éléphantau !

– Tu ne savais pas ? avait expliqué Julie à une Claire que cette comparaison ahurissait. Les éléphantaux sont toujours protégés par deux femelles : leur mère et une autre qui leur sert de marraine...

– Toutes les éléphantaux sont des mères célibataires, alors ?

Claire avait posé cette question avec tant de candeur que Julie avait été prise d'un fou-rire inextinguible.

.....